Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittorèsque fait à Bade, Rastadt et Carlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Cléopâtre Charâde-Vaudeville en quatre tableaux

urn:nbn:de:bsz:31-301015

Visual Library

Cléopâtre

Charade-Vaudeville

en

quatre tableaux.

Avant propos.

On a fait de petites pièces de théâtre sur des proverbes; Leclerc et Carmontel se sont acquis, en ce genre, une certaine réputation, et ils ont égayés plus d'une soirée souvent monotones de nos salons. on en a fait aussi avec des fables, avec des contes, et Cendrillon, Joconde, Barbe-bleu, le petit-chaperon-rouge, sont de fort jolis opéras. Pourquoi n'en ferait-on pas avec des charades, dont s'amuse depuis longtems la bonne société. On les joue en improvisant quelquefois des dialogues souvent mal liés, rarement piquants et qui ne peuvent avoir ni unité de plan, ni unité de pensée, puisque tout y est imprévu et laissé au hasard de l'inspiration de chacun. Il est à croire qu'en prenant chaque partie dans lesquels on peut décomposer le mot d'une charade, comme le sujet d'une intrigue préconçue et traitée d'avance sous la forme dramatique d'une petite pièce de théâtre,

qui serait apprise par les acteurs, on arriverait à un plus grand intérêt par des scènes plaisantes ou sérieuses, morales ou tendres où tout serait coordonné et aurait une marche suivie et régulière qui donnerait à chaque partie tout l'attrait des conceptions dramatiques. Dans la même charade on pourrait varier les genres, et faire autant de tableaux divers que la décomposition du mot vous offrirait de parties. Chacun de ces tableaux présenterait une pièce complette, ayant son caractère et son genre.

J'ai essayé de réaliser ces idées sur le mot Cléopâtre, en le décomposant ainsi : Clé, o, et pâtre, qui joints au tout Cléopâtre m'ont fournis quatre tableaux différens. Les deux premiers ont été les sujets de deux petites comédies - Vaudeville ; le troisième d'une pastorale - Vaudeville ; Enfin le quatrième, d'un drame - parodie - Vaudeville.

Je n'ai pas inventé tous les sujets qui m'ont servis à mettre en scène les quatre parties

de ma charade, pour les deux premières, j'ai puisé dans l'avare et le Bourgeois gentilhomme de Molière; pour la troisième j'ai emprunté à la fontaine la fable du loup et de l'agneau. Mais, Molière lui-même n'a-t-il pas puisé dans Plaute, Racine dans Euripide, la fontaine dans Esope et Diplay; je ne suis ni un Molière, ni un Racine, ni un la fontaine, que l'on me pardonne donc mes larcins, heureux si avec la tête je pouvais encore faire plaisir.

1re Tableau.

Clé.

Le consentement forcé

ou

La cassette de l'avare.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Cléopâtre.

Charade-vaudeville

en

quatre tableaux.

1er. Tableau.

Clé.

Personnages.

Richard, riche bourgeois.
Adolphe, neveu de Richard.
Clémence, pupille de Richard élevée chez lui.
Julien, valet de chambre de Richard.

La scène se passe dans la maison de Mr. Richard, le théâtre représente un salon.

Scène IIe.

Adolphe, Clémence.

Adolphe.

Écoutez moi, Clémence, et ne me fuyez pas toujours.

Clémence.

Je ne vous fuis pas, Adolphe, mais je veux éviter, (à part) et je cherche à m'éviter moi-même.

Adolphe.

Depuis que je vous ai fait l'aveu de mon amour, vous m'avez retiré cette douce confiance qui a fait si longtems le charme d'une vie que nous avons passée ensemble dans les attendrissemens de l'enfance. Ce sentiment de réciproque amitié est devenu pour moi avec l'âge des sentiments plus vifs, plus tendres ... une passion. Ah, un tourment! Dont votre froideur a fait un supplice.

Clémence.

Hé, bien, Adolphe, tenons-nous-en aux sentimens

des notres enfants. Sans vous découvrir le secret de mon
cœur, il est de mon devoir de ne point entretenir en
vous cette funeste passion qui ne pourrait conduire
qu'au malheur de l'un et de l'autre. Contentez Vous
de ce doux nom d'amie, puisque c'est le seul que je
puis recevoir de Vous.

Adolphe.

Qui Vous donne cette cruelle appréhension!
pourquoi voyez Vous des malheurs là où je entrevoi
l'avenir le plus fortuné. Mon seul désir, Clémence,
n'est il pas de devenir Votre épouse et d'assurer
Votre bonheur.

Clémence

Ces images du bonheur dont Vous me flattez, sont
bien faites pour captiver mes pensées. Mais Adolphe, ce
ne sont là que des chimères, si il ne dépend pas de
nous de les réaliser. Votre mère, qui ne comprend que
l'amour de l'argent ne comprendra pas le Votre,
et ne voudra jamais consentir à ce que Vous épousiez

une orpheline sans fortune, quoique sa pupille.

Adolphe.

Hé! qu'importe la fortune! J'aurai pour trésor votre tendresse et du sort je braverai les coups. Quant à mon oncle, je voudrais être aussi sûr, chère Clémence, d'obtenir votre consentement, que je suis certain de l'obliger à me donner le sien.

Clémence.

Par quel moyen?

Adolphe.

Par un moyen infaillible, reposez-vous en sur moi. Dites seulement que vous m'aimez, et bientôt vous verrez tomber tous les obstacles qui s'opposent à notre union.

Clémence.

Votre assurance, Adolphe, me pénètre moi-même d'espoir, et je n'ose plus résister. Oui, Adolphe, je vous aime et m'abandonne entièrement au doux penchant qui vous ouvre mon coeur, car c'est vous qu'il a choisi

pour éperus.

Adolphe.

oh, avec pleine de charme!

air:

En mets en moi ta confiance,
Je suis certain de mon bonheur;
Je sens qu'une douce espérance,
Vient faire palpiter mon coeur.

Quel enchantement on permet la ruse,
Pour combattre un cruel Destin,
L'amour toujours est son excuse,
Lorsqu'elle sert notre Dessein.

Ensemble.

Adolphe.	Clémence.
Mets donc en moi ta confiance	Je mets en lui ma confiance,
Je suis sûr de notre bonheur	Il assura notre bonheur;
Je sens qu'une douce espérance	Je sens qu'une douce espérance
Vient faire palpiter mon coeur.	Enfin a pénétré mon coeur.

Adolphe.

Plus de bonheur que de richesse
De vrais amants voilà le sort,
Et nos cœurs faits pour la tendresse
Ne veulent pas d'autre trésor.

Esemble.

Adolphe. Clémence.

Mets donc en moi ta confiance Je mets en lui ma confiance.

&c. &c.

Scène 2.

Les précédens, Mr Richard.

Richard.

un trousseau de clés pené à sa ceinture.

Que faites vous ici ? Je n'aime pas que l'on s'arrête dans cet appartement.

Adolphe.

Pardon, mon oncle, nous y arrivons à l'instant et ne faisons qu'y passer.

Richard.

Regardant autour de lui d'un air inquiet.

à la bonne heure !... Mais sortez... je veux être seul.

Adolphe.

Nous vous obéissons, mon oncle,... Venez, Clémence,

(à part) allons discuter nos moyens.

Richard

Ils avaient bien choisi le lieu de leur conversation,

près de l'endroit où je cache à tous les yeux ce que

j'ai de plus cher au monde,... mon trésor, ma chère

cassette... heureusement en voici la clé, que je porte

toujours à mes ceintures... Je viens de la revoir

encore cette chère amie... C'est singulier, lorsque

j'en approche le cœur me bat comme celui d'une

amante en abordant celle qu'elle aime. Mon émotion

redouble lorsque j'entends le son de la clé qui tourne

dans la serrure et au moment où après avoir soulevé

le couvercle, je vois tous les joyaux qui la remplissent,

ma joie devient un transport.

Chez trésor,
Sur ton sort
Se réfléchit,
Rien que toi,
N'est pour moi
Mercredi.

2.

En remplit
Mes esprits
D'ivresse,
Et l'amour
Pour toujours
Me presse.

3.

Cependant
Ton tourment
M'agite,
Bien secret

Me paraît
Ton gîte.

4.

Mais, je crains
qu'une main
T'enlève
Mon trésor
N'est alors
qu'un rêve.

Oui, pour toi ma sollicitude est constante, je n'ai pas d'autre pensée que de te grossir et de te garder, et la crainte de te perdre ne me fait trouver ni repos le jour, ni sommeil la nuit... (Il baille)... Je crois cependant que je m'y livrerais volontiers en ce moment. ... Essayons de dormir dans ce fauteuil, près de ma chère cassette, et pour plus de sureté, tenons-en la clé dans ma main... (Il s'endort et bientôt sa main en tombant abandonne la clé.) Cassette manie... désormais entre nous, ... c'est à la vie... à la mort.

Scène 3.

Richard dormant, Adolphe.

Pendant que Richard prononce ces dernières paroles, Adolphe entre et voyant Richard endormi, il détache du trousseau la clé de la Cassette et l'emporte.

Adolphe.

Montrant la clé qu'il vient d'enlever.

Voyez, comme le ciel protège l'innocence!

(Il sort.)

Scène 4.

Richard.

Se réveillant en sursaut.

Je croyais avoir entendu marcher... (Il regarde autour de lui)... non, personne... sans doute j'ai rêvé... Je crois avoir passablement dormi... Allons voir maintenant ma chère Cassette... Prenons d'abord la clé... (Il la cherche dans son trousseau) Ciel elle n'y est plus!... on me l'a dérobée pendant que je dormais!... ah, maudit sommeil!... Mais peut-être

n'aurait-on pas touché à la cassette?... Courrons y voir...

(Il sort et rentre presqu'aussitôt.)

Je suis perdu, assassiné, anéanti!... Ils m'ont tout enlevé... (Il tombe dans un fauteuil) Je suis mort!... (Il se lève brusquement) où est mon voleur?.. quelqu'un de vous ne l'aurait-il pas vu passer?.. Vous ne me répondez pas et me regardez tous... Vous êtes peut-être du complot?... Oui, vous en êtes, et je vais faire arrêter toute la maison... (Il se prend la tête) s'en tient un.. Rends-moi mon argent coquin!... hé, non! c'est moi-même... mon esprit s'égarre... Mais, courrons vite après mon voleur; ne lui donnons pas le tems d'échapper; il ne peut être encore bien loin.

Scène 5.

Richard, Julien.

Julien.

Monsieur, Monsieur, je l'ai vu! comme il l'enlevait.

Richard.

Comment tu l'as vu, Julien? et tu ne l'as pas arrêté!

Julien.

Il allait bien trop vite pour cela. Il la tenait dessous le bras, et avec quelle tendresse il la regardait! Vous même, Monsieur, vous en auriez été attendri.

Richard.

J'aime beaucoup cette tendresse pour mon trésor.

Julien.

Oh, oui, Monsieur, un vrai trésor!

Richard.

Dis-moi, Julien, crois-tu qu'il y ait touché?

Julien.

Oh, Monsieur! Monsieur Adolphe est bien trop honnête pour cela, et Mr. Clémences trop sage.

Richard.

Quoi! Adolphe et Clémences étaient du complot!

Julien.

Dame, Monsieur! il fallait bien quelqu'un pour assister

Richard.

Voilà donc ce qui les avoit attirés tous les deux ensemble dans cet appartement.

Julien.

Mais aussi, Monsieur, c'est votre faute, depuis si longtemps que Mr. Adolphe l'aime, que ne la lui donniez vous pour épouse.

Richard.

Mais quel galimathias me fais tu là depuis une heure. quoi donner ma Cattette pour épouse à mon neveu; assurément tu perds la tête, Julien.

Julien.

Il s'agit bien ici de Votre Cattette... Je vous dis que Mr. Adolphe enlève Mlle. Angéligne, et qu'ils vont ensemble.... ma foi, je ne sais où.

Richard.

Eu dit Julien, que mon neveu enlève Clémence!.. courrons, courrons vite, Julien... après ma Cattette.

Scène 6.

Les précédens, Adolphe.

Adolphe.

Ne vous mettez pas en peine de votre Cassette mon oncle, elle est en sureté et personne n'y a touché. En voilà la Clé. (Richard veut la saisir, mais Adolphe la retire.) Un moment, mon oncle, vous n'aurez votre Cassette et la Clé, que quand vous aurez consenti à mon mariage avec Clémence.

Richard.

Traître, tu t'applaudis! Mais puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de ravoir mon trésor, mariez-vous et allez au diable.

Adolphe.

Grand merci, mon oncle!... Je vous restitue votre clé... (à part) allons amener à Clémence la réussite de mon Stratagême. (il sort.)

Richard.

Et moi, allons revoir ma chère Cassette. (il sort.)

Scène 7.

Julien seul.

air: Du prix.

Tous deux ils sont ravis de joie,
Chacun possède son trésor,
Au mal dont ils étaient la proie,
Va succéder un autre sort.
Sur ce trésor qu'avec prudence,
Ils aient toujours l'œil éveillé,
Car souvent trop de confiance,
En a fait dérober la clé.

2.e Tableau.

0.

La leçon de grammaire
ou
Les Charlatan littéraire.

2e Tableau.

Personnages.

Pinçon, riche épicier retiré du commerce.

Du-bel-o, professeur de grammaire.

Lisette, femme de chambre de Mr Pinçon.

La Scène se passe dans l'appartement de Mr Pinçon. on voit çà et là des livres, un pupitre, un violon, de la musique, des fleurets, des masques, des gants &c.

Scène 1e.

Pinçon, Lisette, entrant par la porte du fond.

Pinçon.

Taisez-vous, Lisette, ne me fatiguez pas davantage de vos observations déplacées.

Lisette

Non, Monsieur, je ne me tairai pas. Je vous suis trop attachée pour souffrir tranquillement tout ce que j'entends dire de vous.

Aire du haut en bas.

(Du haut en bas,

Chacun vous trouve ridicule,

(Du haut en bas,

Comment ne le voyez-vous pas;

La vanité vous rend crédule,

Des sots vous devenez l'émule,

Du haut en bas.

à votre âge, à cinquante ans, suivre les modes, recommencer votre éducation, prendre des maîtres d'armes, de danse, de musique! . . . hé, mon dieu! que voulez-vous faire de tout cela?

Pinçon.

Ceux qui me tournent en ridicule ne connoissent pas mes raisons, et quoiqu'il ne soit pas d'usage dans le grand monde de raisonner avec ses gens, je veux bien déroger en ta faveur, et m'expliquer avec toi, Lisette. Ecoute donc . . . Riche, mais d'une fortune acquise par le commerce, je ne suis pour tout le monde

que Pinçon, ancien épicier dans une de nos villes de province, je suis donc venu à Paris pour tâcher d'effacer ce gas ma première condition m'a laissé de trivial de bourgeois, et acquérir les belles manières, celles de la haute Société dans laquelle ma grande fortune m'invite à me placer, et où je serai, dans peu j'espère introduit... par l'amour.

Lisette.

Par l'amour!... Encore une autre folie, je gage, qui lui passe par la tête.

Pinçon.

Non, Lisette, ce n'est pas une folie, ce que je projette est au contraire très sensé... Vois-tu, si les hommes gouvernent dans l'état, les femmes règnent dans la société, et ce n'est que par elles qu'on y est quelque chose... Tu connais Madame de Magny, cette riche veuve, si célébrée dans les salons de Paris, hé, bien! c'est sur elle que j'ai jetté les yeux pour m'y introduire. Ma fortune immense me permet

d'aspirer à sa main, et lorsque je serai son mari, je ne serai plus pour personne l'époux Pinçon, dont un changement de nom en celui de Mr de la Pinçonnière, couvrira d'ailleurs l'origine, et me favorisera de la particule toujours d'un grand effet à Paris. Tout ce que je fait, Lisette, est pour parvenir à lui plaire, et afin qu'elle n'ait pas à rougir de la grossièreté de son mari.

Lisette.

Vous aurez beau faire, Monsieur, comme l'on dit, la cague sera toujours le hareng.

Pinçon.

Eu les trompes, Lisette, on peut tout apprendre à Paris, (il se regarde dans le glace) et chacun me dit que depuis que je me fais donner des maîtres, j'ai déjà acquis de la tournure, et une certaine élégance. On ajoute même, que j'ai l'air tout à fait distingué... Il me reste bien encore dans le parler quelque chose qui sent la province, mais j'attends un maître qui

m'apprendra le beau langage et me donnera l'accent parisien. (on sonne)... On sonne, Lisette, va voir qui c'est, et viens me le dire avant de recevoir.

Scène II.

Pinçon seul.

Je ne veux admettre personne avant de m'être entretenu avec ce littérateur distingué que l'on m'a promis de m'envoyer, et qui doit m'apprendre à parler comme on parle à Paris.

Scène III.

Pinçon, Lisette.

Lisette.

C'est un Monsieur, Du-Bel-O; Il se dit être [illegible] à Monsieur [illegible]

Pinçon.

Je ne connais personne de ce nom là... Du-bel-O; E'a l'il dit qui il était.

Lisette.

C'est un Monsieur tout de noir vêtu. Il m'a

parlé de votre grand mère.

Pinçon.

De ma grand mère!... Ah! j'y suis... tu veux dire, Lisette, de la Grammaire.

Lisette.

Grand mère, grammaire,... ma foi, Monsieur, je n'y vois pas grande différence.

Pinçon.

C'est justement le maître que j'attends... fais-le vite monter, Lisette.

Lisette, parlant de la porte.

Entrez, monsieur, et venez par ici.

Scène IV.

Les précédens, Du Bel-o.

Pinçon.

Soyez le bien venu, Monsieur.

(Pinçon, et Du bel-o se saluent.)

Du Bel-o, à part.

Oh! la bonne figure à exploiter!

Duo.

Air: Quand un tendron vient en ce lieux.

Du Bel-o, à part.

Ce bourgeois veut pour s'élever
acquérir la science,
Par mon jargon je vais charmer
sa lourde intelligence.
ho, ho, ho, ha, ha, ha,
Faut pas être sorcier pour ça
la, la;
ho, ho, ho, ha, ha, ha,
La bonne dupe à faire là.

Pinçon, à part.

Il faut d'abord pour m'élever.
acquérir la science,
Le savoir peut souvent passer,
Pour de l'intelligence
ho, ho, ho, ha, ha, ha,
L'on en voit beaucoup comme ça
la, la;
ho, ho, ho, ha, ha, ha,
Souvent l'esprit n'est que cela.

Pinçon.

Lisette, donnez un siège à Monsieur, et sortez.

Lisette, à part.

Encore un de ces rusés de Parisiens! J'enrage!

(Elle approche un fauteuil à Mr Du Bel-o, et sort.)

Scène V.

Pinson, Du Bel-o.

Du Bel-o.

On m'a dit, Monsieur, que vous désiriez prendre des leçons de prononciation et de beau langage.

Pinçon.

oui, Monsieur.

Du bel-o.

Vous avez raison; le langage des nos provinces est encore si défectueux, que ce n'est pour le plus grand nombre qu'un jargon plus ou moins perfectionné. Chaque ville a le sien et seulement à entendre parler une personne, je dirais la province à laquelle elle appartient. Vous sentez, Monsieur, qu'il n'est pas possible de se présenter dans un salon de Paris, lorsqu'on y apporte de tels prononciations vicieuses qui excitent une hilarité humiliante.

Pinçon.

C'est aussi ce que je pense, et c'est pour cela

que je vous ai fait venir, afin que vous m'enseigniez tout ce qui m'en reste encore. Commencez donc, Monsieur, je vous écoute.

Du Bel-o, d'un ton Doctoral.

La voix se rend à l'aide de cinq sons primitifs que l'on appelle voyelles. Ce sont les sons, a, e, i, o, u. Les cinq sons modifiés par des signes que l'on appelle consonnes, forment tous les sons dont se compostent la parole. Ainsi ~~pour bien~~ pour bien parler il faut commencer par bien prononcer les cinq voyelles, et chacune d'elles exige que l'on donne aux lèvres certains contours, à la langue certain mouvement, sans lesquels on a toujours une prononciation erronée. Je prendrai pour exemple la voyelle o. Dans quelques provinces on lui donne le son ao, et l'on dit le Dao. C'est une prononciation vicieuse, et l'on doit dire le Do. Ainsi pour rendre le son de l'o, vous formez un rond avec les lèvres en les allongeant, et poussez en dehors une forte émission de voix, o.

Répétez, Monsieur.

Pinçon, allongeant fortement le dernier.

O!

Du Bel-o.

Plus fort que cela, Monsieur.

Pinçon, poussant très-fort le son.

O!

Du-Bel-o.

Pas mal, il y a progrès. . . Tous les professeurs de grammaire ne commencent pas ainsi par les élémens du langage. Ils sautent immédiatement à la lecture. Mais c'est encore une de ces innovations du jour, qui nous ont conduits en littérature à ces productions monstrueuses que l'on connaît sous le nom de romantisme. L'ancienne méthode, Monsieur, le classique, voilà le vrai, le beau, le seul qui peut former le bon goût. Heureusement on commence à y revenir. L'esprit de la jeunesse lui est favorable et le journal

artistes de Mr Comte, qui doivent un jour peupler nos théâtres, sont élevés dans les bons principes.

Air: du Vaudeville de la Somnambule.

De revenir au bon, au vrai classique,
Tel est le but du Gymnase enfantin.
Du feuilleton à la verve cynique,
Ô mes amis, il faut faire la fin!
Rétablissons l'ancien parnasse.
Prévost, Lesage inspirez-nous,
Même à Genlis nous rendrons une place,
Afin de mettre Sand et Sue dessous. (bis, bis)

Pinçon, avec étonnement et prononçant avec force.

Oh!

Du Bel-o.

Bien prononcé, Monsieur, très bien. Je vois que vous avez de bonnes dispositions. À la première leçon nous passerons à une autre voyelle. (à part.) en voilà-t-il un de floué! pauvres provinciaux, vous venez bien à

Paris pour nos menus plaisirs! (Il sort.)

Scène VI.

Pinson, seul.

Il faut convenir que voilà un bien grand homme, et qu'il m'apprend là de belles choses!... O, O... que c'est beau, que c'est beau!... Allons maintenant nous présenter à Madame de Magny. (Il sort en répétant) O! O!... que c'est beau, que c'est beau.

3e. Tableau.

pâtre.

Force et foiblesse

ou

Le bon tems d'autrefois.

4to.

Salem.

Mater.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

3e Tableau.

Nâtre.

Personnages.

Le Seigneur, dit le Loup.

Colin, pâtre, amant de Babet.

Babet, jeune villageoise.

La Scène représente une prairie emaillée de fleurs, quelques buissons y sont jettés çà et là.

Scène Ire.

Babet, seule regardant de tous côtés.

Il ne vient point ! . . (Elle appelle) Colin, Colin ! J'avais bien dit que j'y serions avant lui . . . ah, ces hommes ! . . J'veux me venger . . . oh, non ! je ne le pourrais le faire sans qu'il en coûta trop à mon coeur. (Elle soupire) que faire ? . . il faut donc attendre . . . C'est bien long d'attendre . . . Cueillons des fleurs pour lui faire un bouquet . . . Voici des marguerites . . . mêlons-y des bleuets . . . (avec surprise) ah, des plus je vous vois, plus je vous aime ! . . (avec sentiment.) C'est bien pour Colin cette fleur là. (elle arrange son bouquet)

air :

Le printems nous ramène,
Les chants de nos oiseaux,
Zéphirs de son haleine,
Caresse nos coteaux
Les fleurs émaillent la verdure,
Les eaux animent la nature,

Tout se peint de ses feux.
Mais que mon cœur est plus heureux!
Dans tous les tems il aime,
Colin, son bien suprême.
Du printems le retour,
Ne règle point sa destinée
L'oiseau n'aime qu'un jour,
S'aime Colin toute l'année.

Colin, derrière le théâtre, un rateau à la main, il appelle Babet! Babet!

Babet.

Le voici enfin!... il m'a fait attendre, faisons le attendre à notre tour... cachons nous derrière ce buisson.

Scène II.

Colin, Babet, cachée derrière le buisson.

Colin.

S'ons beau courir la prairie, regarder partout, appeller Babet... point de Babet... t'la bien les filles! elles se moquions de nous avec leurs belles promesses et nous

Damons toujours de tout.

Air:

Me croyant payé de retour,
Je l'assurais de mon amour.
Mais bien fou qui se fie
Sur le cœur de fille jolie.
A sa promesse elle a manqué,
Je ne voulons plus l'aimer, morguié!
Ne plus l'aimer, être insensible,
Crois-moi, Babet, c'est impossible.

Babet, sortant de derrière le buisson.

Ah, vous ne voulez plus m'aimer, Monsieur!

Colin.

J'ons dit, Mamzelle, que c'était impossible... t'étais donc cachée là, Babet?

Babet, d'un air fâché.

Oui, et j'ons entendu tous vos beaux discours, méchant. .... C'est moi qui vous attendais et ne vous en aimais pas moins... Mais j'en vous aimons plus.

puisque vous me dompçonnez. (Elle lui tourne le dos.)

Colin.

Ç'a n'est pas bien d'être fâchée pour si peu de chose, Mamoselle . . . avec plus de raison je vous bouderai aussi. (il tourne le dos à Babet)

Ils sont un instant sans se parler. Babet arrange son bouquet, Colin joue avec son ruban.

air.

Ce ruban q'j'avions préparé,
De vous l'offrir j'avions l'envie.

Babet.

Ce bouquet qu'j'avions arrangé
De vous l'donner j'étions ravie.

Colin.

Le voilà ce ruban joli,

Babet.

Le voilà ce bouquet fleuri,

Colin.

Sans raison Babet me quérelle,

Jamais à son corset Babet ne le mettra

Babet.

Colin n'a plus d'amour pour elle,

J'amais à son habit Colin ne le verra.

Colin, fâché.

Hé bien! Colin s'en passera

Babet, piquée.

Hé bien! Babet s'en moquera.

Ils restent un instant sans se rien dire.

Babet, à part.

Il ne me dit plus rien... c'n'est pas moi qui cèderai... ç'à me coute pas moins.

Colin, à part.

Elle ne me parle pas!... allons! il ne faut pas faire le fier, j'ons tort de l'avoir fait attendre.

Il s'avance timidement vers Babet et se met à ses pieds.

Tiens! pardonne moi, ma petite Babet.

Babet, avec joie.

J'te pardonne de bien bon coeur, Colin... t'a bien

fait, car je n'y tenais plus. . . Mais plus de mauvaises pensées comme ça, au moins.

Colin, se relevant.

Je t'le promet. (Ils s'embrassent.) . . . Tiens, v'là mon ruban. (Babet le met à sa ceinture.)

Babet.

Voilà mon bouquet. (Elle l'attache à la boutonnière de Colin.) . . . Pourquoi est-tu donc venu ici tard.

Colin.

C'est que j'ons rencontré Gros-piarre, le maître-d'école, et j'ons jasé un peu avec lui. . . Tiens! le voistu là bas dans le haut de la prairie.

Babet.

Il cause avec ce vilain Seigneur du Village voisin, qui bat les garçons, enlève les filles, répand la terreur dans tous les environs, et que l'on a surnommé le Loup. . . . ah! il vient de ce côté. . . Sauvons nous vite, Colin.

Colin.

C'est pour, laisse donc, J'sommes là, j'saurons bien

lui tenir tête, tu verras.

air:

Quand on défend sa belle,
D'une étreinte cruelle,
Fût-on contre dix loups,
Le danger est bien doux.

Babet prend son courage
De l'horreur de la rage,
Du terrible appétit
De ce seigneur maudit.

Babet.

Tu ne sais donc pas quels ravages il fait; tout le monde le craint... Mais, il n'est plus temps de fuir, il est déjà trop près de nous!... (se mettant tout contre celui qui a parlé aussi) Défends-moi bien, Colin... oh, qu'il a l'air mauvais!

Scène III.

Les précédens, le Seigneur.

Le Seigneur, saluant Babet.

Bonjour, gentille Babet.

Colin, avec frayeur.

Sois polie, Babet, il ne faut pas l'irriter . . . rends-lui son salut.

Babet, avec embarras.

Je vous salue, Monseigneur.

Le Seigneur.

On ne m'a pas trompé, Babet, vous êtes la plus jolie des filles de nos cantons, et l'on n'a pas plus de fraicheur et de grâces que vous.

Babet, faisant la révérence.

Vous êtes bien honnête, Monseigneur. (bas à Colin) Il ne paraît pas aussi méchant qu'on le disait.

Colin, bas à Babet.

Parcequ'il vous fait des complimens, . . . allez, Mamselle, vous n'êtes qu'une coquette.

Le Seigneur.

Quel est ce grand garçon-là, Babet.

Babet.

C'est Colin, Monseigneur, le pâtre de notre Village. C'est un bon garçon que j'avons éprouvé.

Le Seigneur.

Dites, je vous prie, Babet, à Monsieur Colin, pâtre de votre Village, de s'éloigner et de nous laisser seuls un instant, j'ai quelque chose à vous dire . . . je le veux.

Colin.

Je n'ai d'ordre à recevoir que de Babet, et je m'embarasse peu de vos . . . je le veux.

Babet.

Tu l'as entendu . . . sois poli, Colin, il ne faut pas l'irriter, c'est toi que l'a dit . . . éloigne-toi, un peu, (à part) mais veille toujours.

Colin.

C'est parceque vous le voulez, Mamselle . . . je cédons, et allons voir, si j'avons pris quelque chose au piège que j'ons tendu ici près . . . (à part)

Mais j'ne vous perdons pas de vue.

(Il sort.)

Scène IV.

Le Seigneur, Babet.

Le Seigneur.

Il me tardait, Babet, de vous exprimer tout le plaisir que j'éprouve à me trouver seul avec vous, et le désir que j'aurais à vous le faire partager.

Babet

Je n'ai de plaisir à être qu'avec Colin, Monseigneur.

Le Seigneur.

Je pourrais cependant bien mieux que Colin faire votre bonheur . . . ah! si vous m'aimiez, Babet, je ferais de vous une grande dame, et rien ne vous manquerait.

Babet.

Je ne veux être que la femme de Colin, Monseigneur, et rien ne me manquera avec lui.

Le Seigneur.

Toujours Colin!... Comment, Babet, l'enjouement d'un grand Seigneur, qui pour vous humilierait son orgueil, et vous élèverait jusqu'à lui, vous trouverait insensible?

Babet.

Je ne suis sensible qu'à l'amour de Colin, Monseigneur.

Le Seigneur, à part.

Effrayons-la, il n'y a pas d'autre moyen... (haut) Je suis piqué de vos refus, Babet; je sais d'ailleurs que votre famille m'est contraire, et qu'elle me suscite des affaires qui troublent mon repos.

Babet.

Comment troublerions-nous le repos d'un si grand Seigneur, nous qui ne sommes qu'une pauvre famille de pâtres de Village.

Le Seigneur.

Vous le troublez, vous dis-je . . . et vous même Babet, je sais que vous avez mal parlé de moi l'an passé.

Babet.

Comment l'aurais je pû faire, je n'étois pas encore venue au village, j'habitois bien loin d'ici, chez ma marraine.

Le Seigneur

Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.

Babet.

Mais, Monseigneur, je n'ai pas de frere.

Le Seigneur.

C'est donc quelqu'un des tiens, car vous ne m'épargnez guere, on me l'a dit . . . Il faut que je me venge. (il entraine Babet.)

Babet.

Colin, Colin!

(Babet s'entraîné par le Seigneur dans la coulisse, où l'on entend des cris.)

Scène v.

Colin, seul.

Ah, mon Dieu ! j'amène Babet . . . voilà qu'il l'a mise sur son cheval et prend le galop. . . Sauve Babet, Maudit Loup . . . mais ne crois pas que c'est parceque je ne sais qu'un pâtre et que tu es un Seigneur, je ne laisserai enlever ainsi ma fiancée. . . Babet est aimée au Village . . . allons le soulever, sonnons le tocsin, réunissons-nous, détruisons le repaire de ce Vilain Loup et sauvons Babet.

Air: Dans ce couvent à quinze ans.

Trop longtems le joug féodal,
a pésé sur notre patrie,
Brisons ce régime infernal,
Reste des tems de barbarie ;
Que du peuple la Volonté,
se manifeste avec audace,
Et que le cris de liberté (bis)
Partout en efface la trace. (bis)

(il sort)

4e Tableau.

Cléopâtre.

Les deux enseignes.

ou

Une seule suffit.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Tabiem.

Tiopalr.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

4e Tableau.

Cléopâtre.

Parodie

Personnages.

Mr. **Rusé**, cabaretier du Grand-César.

Nargue-Antoine, amant de Vinopâtre.

Sanguinarès, docteur, élève de Broussais.

Mme **Vinopâtre**, cabaretière de la Reine d'Egypte.

Ote-la-vie, femme de Nargue-Antoine.

Deux garçons de cabaret.

Le Souffleur.

Le théâtre représente une place publique. Deux cabarets sont en face l'un de l'autre. Les enseignes de ces cabarets sont conçues et orthographiées ainsi.

AU GRAN SÉSAR
RUSÉ
TIEN ROM

ALA RAINE D'EGITE
Me VINOPÂTRE
VAN VIN.

Scène Ire.

Deux garçons, du Cabaret du Grand César.

Ils sortent du grand César, et ont chacun un verre en main. L'un deux porte une bouteille sur l'étiquette de laquelle on lit: **ROM**.

Ensemble

air: à boire, à boire, à boire.
À boire, à boire, à boire,
Célébrons la victoire,
La victoire du Grand César,
Chacun de nous en a sa part.
(Ils boivent.)

Le 1er garçon.

C'était, y là une bataille... Dis donc, Talochard, comme nous faisions voler les chaises, les bancs, les verres et les bouteilles! quels coups de poing, quels coups de pied; et tout cela tombait à la fois comme la grêle dans une bourrasque... La fière action! La rouge Vinopâtre n'a fait que blanchir; de frayeur elle s'est sauvée, et son Marque-Antoine, aussi poltron

qu'elle, a bientôt suivi sa reine d'Egyte... Le champ de bataille nous est resté... quel beau jour pour le Grand-César!.. aussi, depuis, notre cabaret ne désemplit pas. Le français est ami des braves.

2e Garçon.

Oui! nous leur en avons fait voir de rudes, nous leur avons donné une poussée à toute vapeur. Le père Rusé doit être content, et comme disait le petit caporal à ses soldats, nous avons rempli son attente. Il était là comme un général dans une bataille, à l'écart, mais nous excitant de la voix et du geste. C'est qu'il y allait pour lui de son crédit et de sa fortune... Mais aussi quelle audace!.. Nous disputer le terrain! vouloir abattre notre enseigne, l'enseigne du Grand-César! et nous ôter le privilège de tenir Rhum qui subjugue le monde!.. Triste Vinopâtre, avec ton vin clairet que tu ne vends même pas!.. Prétendre nous damer le pion! Nous saurons bien te résister!.. une passe par ci, un

orion par là, et c'en est fait de la Vinopâtre et de son acolyte que nous rendrons plus plat que son vin. . . Misérable déserteur du grand-César, nous chanterons. . Sous ton nez,

Ensemble.

Même air.

à boire, à boire, à boire,
Ah, pour nous quelle gloire!
Notre adversaire est terrassé,
La victoire reste au Rusé.

Une voix, sortant du cabaret du Gand-César.

Rhum! Rhum!

1er Garçon.

On y va, on y va!

2d Garçon.

Toujours Rhum! . . Sous cette glorieuse enseigne nous l'emporterons.

(Les garçons sortent.)

Scène 2

Ruse, arrivant d'un air fourbois et réfléchi.

Oui, nous avons vaincus! et je vous ai promis, mes petits lions, de vous en réjouir le verre à la main... Mais Marquis Antoine est toujours là. autrefois mon ami et mon associé, c'est par lui que je m'élevais sur la ruine de mes rivaux; c'est par lui que l'on vit chacun accourir sous mon enseigne. Aujourd'hui mon rival, séduit par Vinopâtre, il pourrait encore me détruire... Deux cabarets ne peuvent vivre l'un à côté de l'autre, et je n'aurais pas deux jours d'attente, si la promesse de mariage que Vinopâtre m'a signée après le combat si fatal pour elle, n'allait bientôt les confondre en un seul... Sous détruire tous les obstacles qui pourrait venir de sa passion pour Marquis Antoine, j'ai écrit à la femme de celui-ci, à cette terrible Ôte-la-Vie, si jalouse, si colère, et lui ai appris l'infidélité de son mari... Ôte-la-Vie doit être arrivée, c'est elle qui m'en débarrassera... Mais retournons, car il faut veiller à tout.

(Il entre dans son cabaret.)

Scène III.

Marque-antoine, Vinopâtre.

Sortant du cabaret de la reine d'Egypte.

Marque-Antoine

air: Du menuet d'exaudet.

Ah! venez,
Ecoutez,
Vous que j'aime,
Je vous veux en ce moment,
Raconter mon tourment,
Et ma douleur extrême;
Le Rusé,
a lancé,
l'anathème,
Et juré de nous ravir,
Nos biens, notre avenir,
Quand même.
Fiers de leur grande bataille,
à nos nez ils font ripaille,

J'en gémis,

J'en pâlis,

Ô, misère!

La pratique ne vient plus,

Nos soins sont superflus,

Que faire?

(S'adressant à l'enseigne de la reine d'Egypte,)

Majesté!

Ta beauté

fit ta gloire,

Mais nous sommes défaites

Nul ne vient au logis

Pour boire.

.....

Oui, Madame, depuis cette fatale action, où l'on nous vit caparaçonner tous deux comme des lapins, que de débines n'ai-je pas eu! M'en a-t-il fallu avaler des couleuvres!.. Je ne voie plus que des yeux moqueurs et des sourires narquois... Ce ne serait rien encore, mais le pire de l'affaire, c'est

que tous les habitués de la Reine d'Egypte s'en vont au grand-César, rire et boire à nos dépens. Nous ne gagnons rien, et si cela continue, il nous faudra transporter notre enseigne ailleurs.

Vinopâtre.

Tu m'en vois confondue, mon Cher antoine! et le rouge me monte à la figure toutes les fois que je pense à cette triste journée. Je fus effrayée de ce fracas de verres, de bouteilles cassées, de coupes qui volaient de tête en tête, de dos en dos. Mes pauvres garçons recevaient des taloches de celui-ci, des gourmades de celui-là; ils en étoient accablés, et étoient prêts à succomber. Je vis toi même, mon cher antoine, exposé au plus grand danger . . . Je suis femme, et j'eus peur.

Marque-antoine, tendrement.

Je te pardonne, Chère Vinopâtre, et en te rendant toute ma tendresse, je reprends tes intérêts . . . J'imagine un moyen qui pourra tout réparer, et ramènera le

monde sous notre enseigne. Ce moyen ce sont les jeux, les jeux à bon marché.

Suite du menuet d'Exaudet.

Ne nous laissons pas abâtre,
oh, ma chère vinopâtre!
Poursuivons,
Espérons,
Je m'enflamme!
au vin qui se boit partout,
Nous y joindrons le trou-
Madame.
Les progrès,
Le succès,
Que j'espère,
Leur feront baisser le ton,
Je vais en faire mon
Affaire.

(Il sort et rentre au Cabaret)

Scène IV.

Pinopâtre Seule.

Il espère, et son espoir me gagne . . . oui, avec quelques efforts nous pourrons tout réparer . . . faisons tête à l'orage, ne nous démoralisons pas, et soutenons encore le crédit de la Reine d'Egypte; j'ai été trop prompte à m'alarmer, et ce maudit Rusé profittant d'un premier moment de terreur, m'a trop facilement arraché cette fatale promesse de mariage, qui lui donne aujourd'hui, de si fortes armes contre moi . . . J'en enrage, Morbleu! . . . Mais si il a la promesse, il ne tient pas l'enjeu. Je saurai bien la lui faire acheter et le tenir dans ma dépendance, en promettant toujours et ne tenant jamais.

Pendant la fin de ce monologue, Rusé, sur la porte de son Cabaret, montre du doigt Pinopâtre à Tête-la-Vie, et semble s'en entretenir ensemble; Tête-la-Vie aborde Pinopâtre et Rusé rentre dans son Cabaret.

Scène V.

Vinopâtre, ôte-la-vié.

ote-la-vie.

ha, vous voilà donc, Madame la Reine-d'Egyte! . . . c'est donc vous qui confisquez les maris des autres à votre profit!

Vinopâtre.

Que me veut cette impertinente? . . je ne vous connois pas, Madame.

ote-la-vie.

Tu ne me connais pas! hé bien, je vais t'apprendre à me connoître, beau visage de terre d'Egyte, peint en écuelle à pressoir.

Vinopâtre.

Eloignez-vous de moi, je n'ai rien a apprendre de vous.

ote-la-vie.

Tu ne veux pas m'entendre! . . je ferai bien tomber ton orgueil, marchande de tord-boyeau!

(Vinopâtre)

En quoi puis-je avoir affaire à vous ? êtes-vous venue ici pour m'insulter ?

Ote-la-Vie.

T'insulter !... il y a longtems que tu m'insultes, toi, en gardant ce qui m'appartient.

Vinopâtre.

Je n'ai rien à vous.

Ote-la-Vie.

Tu n'as rien à moi !... apprends donc que je suis Ote-la-Vie, la femme du Marquis Antoine.

Vinopâtre.

Ote-la-Vie !... plus d'espoir, je suis perdue.

Ote-la-Vie.

Ah, cela te déplaît !... et te voilà comme soufflé du vent de bise la belle... (avec colère) ah ça ! il me faut mon homme ! rends-moi mon homme ?

Vinopâtre.

Tu ne l'auras pas ?... il m'est engagé.

Ote-la-Vie.

Ils sont beaux tes engagements, tu peux bien t'en vanter.

Vinopâtre.

Cela qu'ils sont je les garde.

Ote-la-Vie,

faisant tourner son bras comme pour le battre.

ah!... Tu veux donc que je joue du moulinet accéléré.

Vinopâtre, s'approchant.

Je ne te crains pas; je te le rendrai bien.

Ote-la-Vie.

S'approchant de Vinopâtre et le menaçant.

Me rendras-tu mon homme!

Vinopâtre, furieux.

Tu n'auras rien de moi... qu'un coup de poing... tiens!

Elle lui donne un coup de poing.

Ote-la-Vie.

Tire une grosse Clé de sa poche, la montre au public sans être vûe de Vinopâtre et en frappe celle-ci à la tête.

Je ne le garderai pas longtems . . . attrape!

Vinopâtre, chancelle et tombe.

Elle m'a assassinée! . . . je me meurs!

Ote-la-Vie, effrayée.

Saurons-nous, elle n'en reviendra pas! . . .

(Elle sort précipitamment.)

Scène VI.

Vinopâtre, seule.

La moitié de sa figure est blanchie par la pâleur de la mort, l'autre moitié est noire du crime qu'elle a commis.

Elle essaye de se mettre sur son séant.

Mes forces m'abandonnent . . . je ne puis appeller du secours . . . faudra-t-il donc mourir ici sans l'avoir vû, oh, mon cher marquis-antoine! . . . Sauvez Vinopâtre! . . . quelle fin! . . .

Mais voici quelqu'un.

Scène VII.

Sanguinarès, Vinopâtre.

Sanguinarel.

Une femme étendue sur le pavé!... Mourante, peut-être... approchons!... quoi, c'est vous, Madame Vinopâtre!

Vinopâtre, avec un accent mourant.

C'est vous docteur Sanguinarès!... c'est le ciel qui vous envoye... je me meurs!

Sanguinarel.

Une chute?... un coup de sang?...

Vinopâtre.

Non, docteur!... Un coup de poing!

Sanguinarel.

Vite dix sangsues!... immortel Broussais, quel triomphe pour la doctrine!... Cours vite rappeller la vie, là où elle est prête à s'échapper.

Vinopâtre, toujours mourante.

Dix sangsues!... ah, docteur! une seule suffit...

Pour mourir dans les règles.

Sanguinarès.

Hé, bien! n'en mettons qu'une.

Il tire de sa poche une fiole dans laquelle sont des simulâcres de sangsues en cire noire, il en prend une et la met à la joue de Vinopâtre en l'allongeant de manière à lui donner la longeur d'un aspic.

Vinopâtre, s'affaiblissant par dégré.

C'est est donc fait! . . mon sort s'accomplit. . . Je me meurs. . . à moins que je n'aye la berlue, . . car je n'entrevois plus les objets qu'à travers un voile épais. . . Me voilà donc semblable à cette Reine d'Egyte, à cette Cléopâtre qui me servit si longtems d'enseigne! . . j'ai vécu comme elle, et comme elle aussi un odieux réptile préside à mes derniers momens.

(elle retombe et meurt.)

Sanguinarès.

Elle n'est plus! . . Morte! et la science de

l'immortel Français est en défaut !... ah ! si la médecine n'est pas infaillible, saurons au moins le l'honneur du médecin.

(Il s'éloigne précipitamment.)

Scène VIII.

Vinopâtre, mort ; Marque-antoine, sortant du Cabaret de la reine d'Egypte.

Marque-antoine, se précipitant sur Vinopâtre. Vinopâtre étendue sur le pavé !... (Il lui pose la main sur le cœur.) oh ciel ! elle est morte !... morte sans moi !... et comment c'est-ce ! ... Je n'étais pas là, et n'ai rien vu, rien entendu !... Infortuné ! Marque-antoine ! ... ah, te voilà bien !... Tu avais une épouse, elle t'aimait, et tu l'as délaissée ! Une maîtresse chérie est la voilà qui meurt sans ton secours !... Me voilà donc entre deux selles...

Le Souffleur.

a ça, ici pas de bêtises !...

Marque-antoine, au Désespoir.

Après tant d'infortunes je n'ai plus de ressource que dans mon petit couteau !.. (Il tire de sa poche un stylet.)

air : On va lui percer le flanc.

Il faut me percer le flanc,

Plan, plan, plan, ran, tan, plan, plan, plan,

Il faut me percer le flanc,

Ce n'est pas pour rire !

Plan, tan, plan, tire-lire,

J'n'ai plus rien à vous dire,

Je vais me percer le flanc,

Plan, plan, plan, ran, tan, plan, plan-plan,

Je vais me percer le flanc,

Regardez-moi sans rire.

allons !.. Il y va de ma vie !.. (il se poignarde) et zon, zon, zon !.. bien ! v'la que j'meurs !..

(Il tombe près de Ninopâtre.)

Scène IX.

Les précédens, Rusé.

Rusé, d'un air joyeux.

Vinopâtre! . . Nargue Antoine! . . ad patres!
. . . Dieu soit loué! c'est fini, la farce est jouée.

Air: Il était une fillette . . .

Je craignais pour ma boutique
Voici venir l'âge-d'or;
Par la mouche qui les pique,
Le Rusé triomphe encor!
Et aye, et hue, et pousse . . . on a la pratique.

(Montrant son cabaret dont il s'approche peu à peu en chantant)

Mes bons messieurs entrez par là,
Le grand César vous recevra
~~Vous~~ y voilà
faut passer là
Pour prendre Rhum . . . et Cœtera. (bis)

(Rusé se trouvant près de la porte de son cabaret en chantant ce dernier vers, s'avance sur le bord de la scène, salue le public et

505
lui adresse le couplet suivant.

même air.

Amateurs de la charâde,
Vous que je vois réunis,
Accueillez cette boutade,
Du bon-homme sans soucis,
Et aye, et hue, et pousse . . . Mais pas de ruade!
Vous plaire à tous était son but,
Sur l'œuvre ne dites pas . . . Chût!
Claquez par ci
Bravo par là
Il sera fier du Brouhaha. (bis)

Fin de la charade.

Poësies détachées.